

Conclusions

Jean-Charles Szurek



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6596>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Référence électronique

Jean-Charles Szurek, « Conclusions », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6596>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

Conclusions

Jean-Charles Szurek

- 1 Cela fait bientôt dix ans qu'une réflexion nouant la France, la Pologne et les Juifs polonais a émergé dans l'espace académique des deux pays. Audrey Kichelewski s'en est fait l'écho dans son avant-propos mentionnant notamment les publications issues de ces rencontres. En ajoutant Israël dans le champ de la réflexion, les responsables de ce volume ont rendu plus complexe ce paysage, le déclinant en trois thèmes : représentations, migrations, identités. Dans ces catégories s'en nichent d'autres, plus pointues, telles que l'amertume, la haine, les troubles de l'identité, mais aussi l'intérêt pour la Pologne dans les nouvelles générations.
- 2 Dès que l'on parle des Juifs en Pologne, deux faits s'imposent : la disparition du judaïsme polonais, les migrations des Juifs. En posant d'emblée Auschwitz comme topos et symbole de cette destruction, Jacek Leociak, l'un des auteurs les plus féconds du réexamen polonais sur la Shoah depuis une quinzaine d'années, a saisi l'essentiel du dol judéo-polonais. Je m'explique : bien que les assassins soient Allemands, l'empreinte de cet assassinat a marqué à tout jamais ceux qui vivaient « sous le même toit », les Polonais et les Juifs. La Pologne est devenue le pays-témoin terrifiant de la mort des Juifs et cette image glacée parcourt un nombre important des contributions : que l'on suive les photographies de Jean Laloum ou les migrants saisis par Claire Zalc, la Pologne apparaît comme un lieu abandonné, abandonné pour construire une vie meilleure et devenue un cimetière de cendres, un lieu où l'on ne retournera jamais. Mais où nombre de Juifs polonais installés en France retourneront dans les trains depuis Drancy ou Compiègne.
- 3 Après la guerre, les rescapés juifs devront aborder des problèmes nouveaux : le vieil antisémitisme (ça, ce n'est pas nouveau) happé dans le maelström des passions religieuses et politiques (pogrom de Kielce, 4 juillet 1946), la reconstruction du pays, le stalinisme. Surtout les départs des Juifs, lors de plusieurs vagues (1946, 1956, 1968), soit vers Israël soit vers d'autres pays, dans des conditions humiliantes (1968), vont modeler un rapport complexe à l'identité. Leur exil comme parias créent en eux un besoin de patrie et de frontières. Les poussées migratoires à destination d'Israël dans les pays communistes englobent la plupart d'entre eux (Roumanie, Hongrie, Tchécoslovaquie, etc.) mais c'est en

Pologne qu'elle s'effectue le plus brutalement, notamment en 1968. Le propos d'Eik Doedtmann, illustré par un film émouvant, montre combien l'émigration vers un pays inconnu, même s'il s'agit d'une patrie à laquelle on adhère ardemment, fut difficile. Difficultés à apprendre l'hébreu, rejet du polonais, nostalgie forment le cortège troublé d'une entrée malaisée. La guerre des Six Jours, avec le sentiment répandu que les Juifs étaient à nouveau dos au mur, joua ici un rôle-clé dans le processus d'identification. À Varsovie, en 1968, les Juifs qui n'avaient pu partir vivaient aussi, pour nombre d'entre eux, dans le fantasme de l'Occupation. Rétrospectivement, cela peut paraître exagéré, les analystes doivent faire la part des choses, mais ces vécus-là, ces moments dramatiques, ont durablement modifié les identités des Juifs polonais des migrations de 1956 et 1968.

- 4 Nul, mieux qu'un écrivain, ne sait transmettre cet air du temps, en particulier les ambiguïtés que le mot « Pologne » a suscitées chez les Juifs exilés. C'est ce que nous dit Karolina Famulska-Ciesielska à propos de l'écrivain Dan Calka qui, arrivé en Israël à 21 ans, rejette non seulement le polonais (la patrie-langue) mais également « la polonité comme option identitaire pour les Juifs », allant même « jusqu'à se féliciter d'avoir échappé à la fascination de la polonité ». On peut toucher là l'une des dimensions essentielles du « changement de patrie ». Il est vrai que ces départs de 1956 et 1968 concernaient surtout des Juifs polonisés, assimilés. Rien d'étonnant dès lors que, sous le soleil d'Eretz Israël, ce soit les pluies polonaises que le poète Wygodzki convoque (« O pluies, venez encore et encore... »). Le choix de quitter le pays de départ, pour employer le vocabulaire des sociologues des migrations, comporte en soi la promesse d'une double identité inévitable et souvent douloureuse, même si la Pologne est rejetée. Plus exactement : elle est plus difficilement rejetée par les Juifs assimilés, ceux qui ont connu Mickiewicz et Chopin et qui ne parlaient pas yiddish. C'est à chacun de s'en arranger, tel est l'enseignement de ces arrachements. Anna Langfus, dans la contribution que lui consacre Jean-Yves Potel, réalise cette rupture en évacuant le polonais, sa langue maternelle, et en optant pour le français. Ce déplacement vers une autre langue, qui accompagne le déplacement géographique vers le « pays d'accueil », lui est nécessaire pour sortir de la « maladie de la guerre ». Il y a ainsi une expulsion de la langue maternelle, souvent haineuse, chez les écrivains – ils ont les mots pour le dire – mais celle-ci revient « par la fenêtre » chez nombre d'entre eux, qu'il s'agisse de ceux qui ont vécu l'enfer nazi ou des émigrants de 1956 et 1968.
- 5 L'une des difficultés rencontrées en Israël, surtout par les émigrés de 1968, dont beaucoup avaient été communistes, c'est une sorte d'injonction sioniste à la repentance. Anat Plocker rapporte ces prises de position de certains observateurs israéliens en 1968 qui « profitent » de la campagne antisémite de Gomulka-Moczar pour régler des comptes historiques dans le débat qui oppose le sionisme au communisme. « Les journaux israéliens, conclut Anat Plocker, manifestent peu de compassion pour les Juifs polonais qui viennent de se faire expulser d'un pays qu'ils considèrent comme leur patrie. » L'une des figures emblématiques visées par ces propos est sans nul doute Hersz (Grzegorz) Smolar qui fut, à partir de 1949 et jusqu'en 1968, l'un des principaux dirigeants des structures communautaires juives autorisées. Communiste convaincu, il fut extrêmement actif dans le combat contre les sionistes polonais en 1949-1950 dont une partie notable quitta alors le pays. Hersz Smolar dirigeait encore en 1968 le *Folks Sztymme*, l'organe du Parti communiste à destination du public juif. En 1968, il fut licencié et exclu du Parti. Nul doute que les nationaux-communistes qui l'ont pourchassé ressemblaient aux nationaux-démocrates fascisants d'avant-guerre qui l'avaient envoyé en prison. En 1970, il quitte la

Pologne pour Israël, via Paris. C'est à Hersz Smolar et David Sfar, autre communiste juif historique, qu'est consacrée la contribution de Gennady Estraikh. La question des choix, des engagements des communistes juifs – et de leur sociologie propre car ils s'engagent fréquemment très jeunes pour cette cause et achèvent souvent leur vie quand le système de type soviétique n'existe plus et que l'État juif fête ses quarante ans d'existence – n'a pas à être discutée ici. Ils furent des acteurs staliniens convaincus et la question de leur identité, leur Moi pluriel, pour reprendre le titre d'un ouvrage du sociologue Bernard Lahire, est certainement complexe, tiraillée qu'elle a pu être entre des choix idéologiques concurrents ou des patries diverses. Le communisme pur et dur les a formés et cette génération ne sut probablement jamais sortir vraiment de son vocabulaire. Le propos de Gennady Estraikh est à cet égard significatif, lui qui pointe chez Smolar la volonté d'infléchir la politique soviétique à l'égard des Juifs d'URSS en 1956 par un recours au... léninisme. Sans doute, à cette époque, surtout dans les milieux communistes, ne pouvait-on réformer sans invoquer Lénine.

- 6 « Et à Varsovie, quel temps fait-il maintenant ? » (citation de Filip Istner, émigrant de 1969, relevée par Karolina Famulska-Ciesielska).
- 7 Le temps passant, les nouvelles générations de Juifs issus de Pologne – Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim ont consacré à ces générations un ouvrage¹ – reconsidèrent la haine dont la Pologne a fait l'objet pour leurs parents ou grands-parents. La politique pro-israélienne des gouvernements polonais depuis 1989, les voyages de multiples touristes israéliens en Pologne, la possibilité d'acquérir la nationalité polonaise (passeport européen) ont adouci les tensions initiales. Le « vieux pays » apporte un « complément d'identité », selon le mot de Karolina Famulska-Ciesielska et Ewa Wegrzyn note que, parmi les nombreux Israéliens revenus visiter la Pologne après 1989, « l'«Israélien polonais» perçoit tout à fait consciemment sa ressemblance avec les gens qui vivent en Pologne ».
- 8 Deux tendances sont ainsi à l'œuvre dans le champ des relations judéo-polonaises. Une exigence de vérité d'abord, manifestée par la volonté implacable d'un nombre important d'historiens polonais de comprendre les moments les plus tragiques de ces relations, ceux de la Deuxième Guerre mondiale, où il est aujourd'hui avéré que plusieurs dizaines de milliers de Juifs fuyant les ghettos et les trains de la mort furent tués par leurs concitoyens polonais². Un rapprochement manifeste ensuite, caractérisé par de multiples manifestations culturelles en Pologne telles que le festival de la culture juive de Cracovie qui existe depuis plus de vingt ans et qui fait se rencontrer différentes générations d'émigrés juifs avec des Polonais, jeunes pour la plupart. Ou encore la rencontre du réalisateur polonais Artur Zmijewski avec de vieilles dames dans une maison de retraite israélienne qui, pour sa caméra, retrouvent de vieilles chansons polonaises de leur enfance.

NOTES

1. Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim, *Héritiers de l'exil et de la shoah*, Toulouse, éd. Érès, 2006.
 2. Cf. Barbara Engelking, « *Jest taki piękny słoneczny dzień...* » *Losy Żydów szukających ratunku na wsi polskiej 1942-1945* [« Il y a un si beau soleil aujourd'hui... » Le sort des Juifs en quête d'aide dans les campagnes 1942-1945], Varsovie, Centrum Badan nad Zagładą Żydów, 2011 ; Jan Grabowski, *Judenjagd. Polowanie na Żydów 1942-1945. Studium dziejów pewnego powiatu* [Judenjagd. Chasse aux Juifs 1942-1945. Histoire d'une petite région], Varsovie, Centrum Badan nad Zagładą Żydów, 2011.
-

AUTEUR

JEAN-CHARLES SZUREK

Jean-Charles Szurek est directeur de recherche émérite au CNRS. Il a dirigé l'Institut des Sciences sociales du Politique (CNRS, Paris Ouest, ENS Cachan) de 2003 à 2010. Dernières publications : *La Pologne, les Juifs et le communisme*, éd. Michel Houdiard, 2010 ; *Juifs et Polonais 1939-2008*, co-dir. avec Annette Wieviorka, éd. Albin Michel 2009